

Michel BIRON, *La lettre comme fiction de soi. De Saint-Denys Garneau épistolier*, Montréal, Presses de l'Université de Montréal, 2022, 184 pp.

Giada Silenzi
Università degli Studi di Udine – ROR: 05htomh31



Michel Biron consacre son étude monographique à la correspondance, riche et polymorphe, de Saint-Denys Garneau, dont il a récemment assuré l'édition critique intégrale. Dans cet ouvrage, il met au jour une part importante de textes jusqu'alors inédits. Déjà biographe du poète, l'auteur aborde la production épistolaire – quelque 460 lettres – à partir d'une hypothèse de lecture unitaire du corpus, qu'il étend à l'ensemble de l'œuvre garnélienne, en vers comme en prose. Tout au long de son essai, il montre comment, chez Garneau, l'écriture — qu'elle soit littéraire ou non — participe d'un même questionnement existentiel centré sur un *moi* en quête de lui-même. Ce primat accordé à la dimension ontologique, plutôt qu'à une réflexion esthétique, constituerait selon Biron le noyau du geste scriptural de l'épistolier, faisant de la lettre un véritable lieu de construction de la « fiction de soi ».

L'essai s'articule autour de trois volets, précédés d'une dense introduction (pp. 7-14) et suivis d'une conclusion (pp. 179-182). Dans le premier chapitre, intitulé « La scène épistolaire » (pp. 17-64), l'auteur met en évidence la spécificité de l'énonciation épistolaire garnélienne, fondée sur une relation dialogique à autrui. L'analyse de la posture du *je* énonciateur face à son interlocuteur révèle un jeu complexe de dédoublements, où le mouvement vers l'autre engendre un retour réflexif sur soi : le *je* oscille entre instance énonciative et objet du discours. Cette dynamique s'inscrit dans une situation d'énonciation singulière, marquée par l'appartenance à un milieu familial privilégié, qui lui offre les conditions matérielles de se tenir en marge du monde actif et des institutions sociales, culturelles et politiques de son temps.

Dans le second chapitre, intitulé « Métamorphoses » (pp. 67-103), Biron explore la dimension théâtrale de la scène épistolaire, traversée par les diverses « chronologies du moi garnélien » (p. 80). Tirailé, là encore, entre un double mouvement apparemment contradictoire — l'exhibition et l'effa-

PONTI/PONTS

langues littératures civilisations des pays francophones

ISSN : 2281-7964

n. 25, 2025

doi : 10.54103/2281-7964/30716

SECTION FRANCOPHONIE DU QUÉBEC ET DU CANADA

Coordonnée par Alessandra FERRARO

alessandra.ferraro@uniud.it

Published: 13.02.2026

NOTE DE LECTURE

Diamond Open Access



Licensed under a Creative Commons
Attribution-ShareAlike 4.0 International

cement de soi, l'élan créateur et la pulsion destructrice —, l'écrivain assume ce paradoxe comme une tension constitutive et génératrice de l'acte scriptural. L'espace épistolaire ainsi théâtralisé devient, selon Biron, le lieu non seulement de la fiction de soi, mais aussi de la métafiction, où, par un jeu autoréflexif, le *je* d'énonciation fait de son destinataire un témoin et de la lettre un « miroir de papier ». Le support matériel, portant les marques d'une présence physique — ratures, taches, maladresses graphiques —, se donne comme l'incarnation d'un corps absent, rendu visible et presque tangible par l'écriture. Cette dimension charnelle est renforcée par la surexploitation du haut et du bas corporel, souvent chargés de connotations érotiques ou scatologiques, dans une filiation rabelaisienne explicitement revendiquée.

Enfin, dans le dernier chapitre, « Ceci n'est pas une métaphore » (pp. 123-177), l'essayiste montre comment l'obsession du corps chez Garneau se traduit par un rapport « très incarné » (p. 125) à la langue d'écriture, qui passe par un dépouillement à la fois linguistique et existentiel. Ce « mal écrire » (p. 125), emprunté au romancier vaudois Charles-Ferdinand Ramuz, naît du refus des ornements et du lyrisme, et s'inscrit dans l'élaboration d'une poétique de la vie recluse. Biron conclut en soulignant comment toutes les métamorphoses garnéliennes — poète, peintre, épistolier — convergent vers un même silence qui, loin d'être une absence de figure, incarne la non-fiction d'une existence mise à nu.